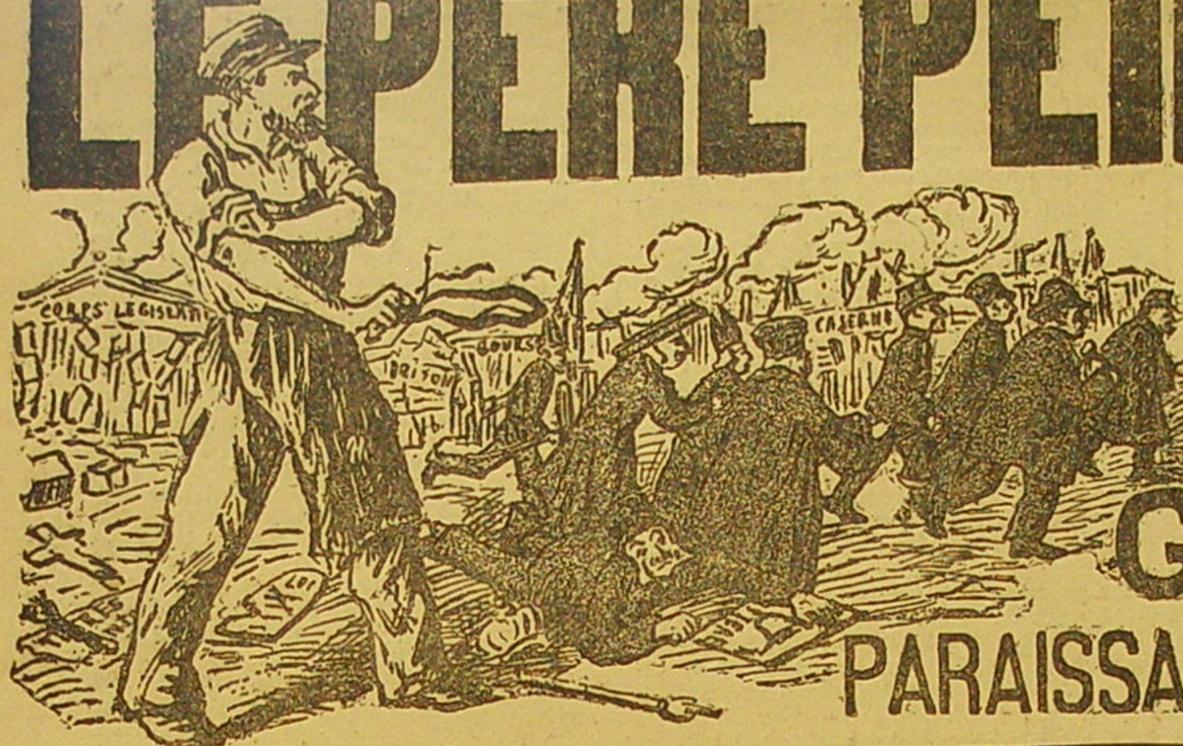


LE PERE PEINARD



Réflexes

d'un GNIAFF

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS
France

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 —
Trois mois.....	1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 —
Trois mois.....	2 —

Extérieur

Mardi gras est toujours maigre POUR LE POPULO!

Vérité sur la tuerie de la Martinique



MARDI GRAS!

Ce n'est fichtre pas bibi qui ronchonnera jamais contre les fêtes, — si tocards et si bécasses qu'elles paraissent.

Au contraire, nom d'une pipe, je voudrais que l'année soit assaisonnée d'une kyrielle de fêtes, au point que l'une pousse l'autre.

Quel que fût le motif de la fête, je m'en foutrais. Je sais bien que, dans la garce de société bourgeoise, toutes les fêtes qu'on emmanche ont une tendance abrutissante ou simplement imbécile.

N'importe ! Si stupide que fut le prétexte donné à un carnaval ou une kermesse quelconque, — ce serait encore mieux de se rouler les pouces en son honneur, que de passer sa journée à turbiner dar-dar pour l'enrichissement du patron.

Et puis, il faut bien se dire que si nos douze mois de l'année étaient panachés d'une soixantaine de fêtes, ce serait la preuve que, dans le restant du temps, on gagnerait, peu ou prou, de quoi vivre pendant trois cent soixante-cinq jours.

Pardienne, je sais bien que, dans le populo, beaucoup voient rapliquer les fêtes avec une sacrée appréhension : on n'a pas de galette, on ne travaille pas et il faut bouffer quand même.

Mais, cré pétard, ce qu'on ne voit pas, c'est qu'on se délasse, c'est qu'on se dégourdit les guibolles, c'est que, — pour trop peu de temps, hélas ! — on échappé à l'exploitation capitaliste.

C'est y rien, ça, mille marmites ?

Et puis, ce qu'on ne saisit pas assez, c'est que, si les fêtes étaient plus nombreuses, on serait forcément plus exigeants vis à vis des patrons : si gourdiflots que nous soyons on ne s'habituerait pourtant pas, les jours de liesse, à ne s'empiffrer que de briques à la sauce aux cailloux ; par conséquent on voudrait, dans sa semaine, gagner de quoi croustiller dimanches et jours de rigolade.

Au contraire, plus rares sont les loisirs du populo et moins grands sont ses besoins, — et plus dérisoires aussi sont ses salaires !

Si nous avons le ciboulot farci d'idées biscornues, à ce propos, c'est grâce aux ragougnasses capitalistes dont les jean-foutre de la haute nous ingurgitent à gogo, afin de nous maintenir sous leur coupe et de nous conserver dans un état d'assouplissement qui nous rende facilement exploitables.

Les jean-foutre de la haute nous serinent que « le travail, c'est la liberté ! » et ils ajoutent qu'on est sur terre pour trimer kif-kif des bœufs de labour, — et que c'est là le but de toute l'existence.

Je t'en fiche ! Boniments de chameaucrates que tout cela.

Ouais ! Où donc, illustres mirliflors, avez-vous vu que « le travail c'est la liberté ? »

Ce n'est toujours pas dans la société actuelle.

Dans cette salope de société il n'y a de liberté que pour ceux qui n'en fichent pas une datte et ces feignasses jouissent de cette liberté en fichant le grappin sur les produits du travail des pauvres bougres qui triment sans fin ni cesse.

Il y a un sacré manque d'équilibre : les uns travaillent trop, les autres trop peu.

Et ces derniers, non contents de vi-

re à nos crochets, se fichent de nos doléances en nous rengainant que le travail n'est la liberté.

Si c'est ça, pourquoi donc ne s'y attellent-ils pas au travail ?

Nous devrions bien, une fois pour toutes, nous fiche dans la citrouille que nous sommes sur terre pour travailler le moins possible et vivre au mieux.

Le jour où on aura cette chouette doche rivée dans la cafetière, — ce jour-là, le règne des pleins-de-truffes et des béni-bouffe-tout sera en passe de s'éclipser pour de bon.

En effet, dès qu'on aura comparé un tantinet le sort respectif de ceux qui font tout avec celui de ceux qui ne font rien, on se rendra compte que, dans les conditions actuelles, le travail, c'est l'esclavage. Pour lors, on s'alignera afin de réduire à zéro la part des marloupiers de la haute qui, malgré leur feignantise accaparent tout, actuellement, et la mènent joyeuse.

Et alors, nom de dieu, on s'offrira un carnaval qui ne sera pas dans une boîte à musique !

Un carnaval qui sera plus rigolobèche, — et en même temps plus sérieux, — que celui qui vient de se défilier.

Ce n'est pas avec des confetti en papier et des serpentins de même farine qu'on bombardera les déguisés du carnaval social. On y emploiera, — pour le moins, — de solides manches à balai.

Aussi, avec quelle jubilation on triquera cette pourriture déguisée : magistrats, légiférateurs, galonnards, raticheux et tout ce qui s'en suit.

Mince de fête, mille pétards !

Nul ne boudera !

Les bons bougres les plus ronchon-neurs foutront la patte à la besogne, avec autant d'entrain que les plus chahuteurs.

Puis, une fois le grand bachanal terminé, on balaira à l'égout toute la pourriture sociale, — tout comme on y balaisait, ces jours-ci, confetti et serpentins, — et, l'échenillage social étant mené à bien, on pourra vivoter à son aise.

Tout s'équilibrera chiquement : la croustille, les frusques, le logement et tout le bataclan seront à la disposition d'un chacun et le travail, réparti pareillement, ne sera plus une chérie pour personne.

C'est pourquoi, en cette saison rupin-koff, les « mardi gras » seront rudement plus communs que les « mercredis des cendres ».

LE MASSACRE DE LA MARTINIQUE

LE RECIT DU CRIME.

On sait maintenant, par les journaux de la colonie, la vérité sur le Fourmies de la Martinique.

On sait que les jean-foutre de la haute, les capitalistes politicards, Denis Guibert et Delaunay, qui avaient essayé de rejeter la responsabilité du massacre sur les prolétaires ont menti comme des exploités qu'ils sont.

On sait que le massacre a été un véritable assassinat, accompli avec une sacrée préméditation par l'armée, — avec la bénédiction du curé et la complicité de la gouvernance.

Voici d'ailleurs l'exact récit du crime :

Quand éclata la grève, — qui eut des débuts tout pleins-pacifiques, — le mercredi 8 février le maire du François, le docteur Clément, était en balade à Fort-de-France. A son retour, au François, il trouva tout dans le calme absolu, aussi fut-il bougrement épaté de recevoir, vers 9 heures et demie du soir, une dépêche de l'administra-

tion gouvernementale, lui ordonnant de préparer, dans sa commune, le casernement des troupes qui y étaient envoyées.

Le maire ne savait ce que signifiait ce fourbi ; il s'informa et apprit qu'un des crapulards de l'endroit, un sient Liottier, exploiteur féroce qui dirige l'usine du François avait télégraphié une trifouillée de menaces infâmes se disant menacé de mort par les grévistes.

Ce sont ces mensonges que les copains du Liottier, le Delaunay et le Denis Guibert ont, à Paris, répandus à gogo.

L'empressement que fit la gouvernance coloniale à obtempérer aux ordres du Liottier prouve, — pour la cent millième fois ! — que l'Etat est le gendarme des capitalistes... et rien de plus !

Pourquoi ne pas s'être informé près du maire avant d'envoyer la troupe ?

Simplement, parce que le docteur Clément aurait pu répondre que Liottier étant un foutu menteur il n'y avait pas à envoyer de troupes... et le crime prémédité ne se fût pas accompli.

Le galonnard qui commandait la bande de marsouins expédiés au François, avait été choisi en conséquence ; le lieutenant Kahn avait été, quelque temps avant, le pique-assiette de Liottier pendant une huitaine, — il dev ait donc à l'exploiteur la reconcapitalo avait gobergé on ne peut plus chianissance du ventre ! D'autant plus que le quement..., de façon à en faire son lardin et à pouvoir compter sur lui complètement.

Dès qu'il eut l'ordre du départ le lieutenant Kahn télégraphia à son copain, le jean-foutre Liottier et, à son arrivée au François, à une heure et demie du matin, il envoya pâtre l'adjoint qui voulait l'installer avec les troubades dans des casernements préparés.

— M'en fous, de vos casernements ! lui répliqua le galonnard. J'ai mieux que ça : je vais m'établir à l'usine...

Et il fit comme il le disait ! Inutile d'ajouter qu'il fut reçu à bras ouverts. Malgré l'heure avancée on gueuletonna de compagnie et le raticheux de l'endroit — qui flairait les bons morceaux et l'odeur du massacre, — vint donner sa bénédiction aux assassins.

Ainsi, au beau mitan de la nuit, à grandes verrees de champagne, se cimentait l'accord de la gouvernance, du capitalo, du galonnard et du raticheux.

— 0 —

Le lendemain, jeudi 9 février, tout fut calme dans le petit patelain du François.

Vers les cinq heures de l'après-midi, seulement, il y eut un peu de brouhaha : une colonne de trois cents grévistes s'amena d'un bourg voisin, du Robert.

Le jean-foutre Liottier avait eu la précaution d'expédier des éclaireurs à cheval sur la route du Robert, afin de guetter la marche des prolétaires. Aussi, toutes les mesures étaient-elles prises, à l'avance, pour le massacre : il ne manquait plus qu'un prétexte, chose facile à dégouter pour des crapulards de la trempe du Liottier et de Kahn.

Le prétexte fut l'entrée des manifestants sur le terrain de l'usine.

Il n'en fallut pas davantage pour que le galonnard Kahn donnât l'exemple et le signal du massacre en tirant un coup de revolver sur les grévistes.

— 0 —

Le maire Clément avait comme une sorte de pressentiment du crime qui se mijotait à l'usine. Dès qu'il sut qu'une colonne de grévistes s'amena du Robert il alla au devant d'elle avec son adjoint et le commissaire de police.

Le trio ceinturonné de tricolore, rencontra les grévistes, juste comme ils venaient de s'enquiller sur le terrain dépendant de l'usine du bandit Liottier.

Le maire harangua les grévistes ; il leur serina d'être calmes, leur dit qu'ils avaient droit de refuser de travailler, mais non de faire du pétard et qu'ils violaient la loi en pénétrant sur la propriété d'un exploitateur ; il les engagea donc à rebrousser chemin et à le suivre sur la route.

Les prolétaires noirs sont de bonnes pâtes d'hommes ; ils obtempérèrent illico, au désir du maire, en gueulant à pleins poumons : « C'est vrai ! C'est le maire ! Suivons-le ! »

Encore quelques minutes et la colonne des grévistes « tournant le dos à l'usine », et précéda par le maire, allait avoir quitté les terrains de l'usine.

Mais, nom de dieu, ça ne faisait pas la halle du scélérat Liottier et de son acolyte, le lieutenant Kahn.

Encore quelques minutes et l'occasion du massacre allait leur échapper !

Il s'agissait donc, pour les criminels, d'opérer vite : c'est pourquoi le lieutenant Kahn s'empressa de donner le signal du massacre en tirant un coup de revolver, sur les grévistes qui se retiraient.

— 0 —

Au moment du massacre, les prolétaires se trouvaient à une cinquantaine de mètres de l'endroit où étaient parqués les troubades et, il ne faut pas l'oublier, « ils tournaient le dos à l'usine et aussi aux troubades », puisque, suivant les conseils du maire, ils rebroussaient chemin et revenaient sur la route.

Donc, si foutus menteurs que soient les assassins, il leur est impossible de prétendre que les grévistes les provoquaient :

Primo, les moricauds étaient trop éloignés, soit pour huer les troubades et leur faire honte d'être les maquereaux des exploités, soit pour leur lancer des pierres ;

Deuxièmement, puisque les grévistes battaient en retraite et tournaient le dos au bain capitaliste et à ses souteneurs, ils ne pouvaient pas être provocateurs.

Par conséquent, le crime, tiré de longueur, fut perpétré froidement, sans l'ombre d'un motif :

Quand le galonnard Kahn vit les grévistes battre en retraite, il entra dans une rage folle : « Alors ces cochons allaient « foutre le camp sans qu'on ait eu le plaisir d'en démolir quelques-uns, et il aurait fait le pied de grue pour la peau ?... « Ah ! mais non ! » Et, sans barguigner, le monstre sortit son revolver et, le braquant sur les grévistes, il leur tira dans le dos.

Ce fut le signal du massacre.

Les marsouins qui, fort probablement, avaient été aussi largement arrosés de tafia que leur galonné l'avait été de champagne, épaulèrent leurs flingons et tirèrent dans le tas.

Coup sur coup, dans la saculerie du meurtre, les monstres opérèrent trois feux de salve !

A la première décharge, qui atteignit les grévistes à quarante-cinq mètres de distance, une tapée de pauvres bougres tombèrent, à côté du maire.

Celui-ci, le docteur Clément, eut une très chouette attitude : les bras levés, il fit face, aux massacreurs, leur clamant : « Arrêtez ! »

Je t'en fous ! Deux nouvelles décharges sement la mort dans la foule, et c'est une veine si le maire, son adjoint et le quart-d'œil ne sont pas atteints. Instinctivement les uns et les autres, — ainsi que beaucoup de grévistes, — se sont baissés, et les balles ont passé au-dessus d'eux.

Les journaux de la Martinique disent que le maire ne se baissa pas, qu'il resta droit et ferme, au milieu de la pluie de balles, et qu'il fut renversé par la chute de deux cadavres.

Ça se peut !... Mais, sans lui prêter un rôle tellement héroïque et sans rabaisser en rien son courage, il est plus humain de supposer que, d'instinct, il s'est baissé un tantinet.

— 0 —

Le massacre est arrêté ! Trois décharges ont suffi pour assouvir la soif de sang du capitalo Liottier.

Le maire Clément se relève et, à deux pas de lui, il voit le cadavre d'un petit fleu, Paul, son cocher, dont une balle a emporté la boîte crânienne.

Il faut ramasser les victimes ! On compte : neuf morts et quatorze blessés, dont huit sont mortellement atteints.

Et, ce qu'on constate, sans qu'il y ait le moindre équivoque possible, c'est que toutes les victimes ont été frappées dans le dos — et il est inutile d'ajouter que, ni les troubades ni leur chef n'ont reçu la moindre égratignure.

— 0 —

Le galonné Kahn, à son retour à Fort-de-France, a été félicité par ses supérieurs et par la racaille gouvernante.

Les marchands d'injustice se sont amenés sur le théâtre du massacre pour faire une enquête qui, cela coule de source, démontrera que les moricauds ont eu tous les torts, — c'est toujours la même rengaine : quand le lapin est déquillé par le chasseur... c'est la faute au lapin !

Dans quelques jours, ce nouveau Fourmies sera oublié et il n'y aura plus qu'à recommencer !

D'autant qu'on n'a pas fait grand bachanal autour du massacre de la Martinique : pour ne pas enquiquiner le ministè-

ne, les socialistes se sont abstenus..., ou presque !

Ils se sont bien gardés de profiter de l'occasion pour gueuler contre le militarisme et démontrer que l'armée n'a d'autre fonction que de protéger, non pas la frontière, mais la propriété des richards.

Ainsi vont les événements !
Mais, mille marmittes, si nous n'étions pas bouchés à l'émeri, la tuerie de la Martinique suffirait à guérir les plus enragés étatistes de leur espoir en la conquête des pouvoirs publics. Millerand est ministre, et les massacres de prolétaires s'opèrent avec le même sans gêne que si Constans ou Badin-gue tenaient la queue de la poêle.

Donc, conclusion : tous les gouvernements ne valent rien !

BAGNES PARISIENS

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Ce sont de sacrés bagnes que ces vastes bazars où sont empilées des marchandises de toute catégorie et où s'éteignent, pendant des douze et quinze heures, des milliers d'employés, tant femmes qu'hommes.

Par contre, si les employés de ces turnes se crèvent à la peine, leurs patrons s'enrichissent à plaisir.

Qui ne sait l'histoire du « Bon Marché ? » A ses débuts, c'était une petite boîte de mercerie et de rouennerie, grande comme la main et collée dans un renfoncement de la rue du Bac. A cette époque lointaine, la mère Boucicaut, ancienne cuisinière, allait en bonne ménagère laver son linge au lavoir. Aujourd'hui, il y a quelque trois mille employés au « Bon Marché » !

Il est vrai que Boucicaut eut un sacré atout : il fut commandité par les jésuites !

Jaluzot qui, sur le tard, a voulu se mêler de politique, est, lui aussi, un ancien commandité... mais pas des jésuites ! Il était simple calicot au « Bon Marché », lorsqu'il tapa dans l'œil d'une actrice et convola avec elle en justes noces ; c'est dans la corbeille de mariage qu'il trouva le magot pour ouvrir les magasins du « Printemps ».

Il y a dix-huit ans, notre illustre Jaluzot eut une sacrée veine : sa boîte flambe, kif-kif un paquet d'allumettes de contrebande, et le singe, qui se disait ruiné au point d'être obligé d'emprunter vingt francs, tripla sa fortune, grâce à cet incendie.

Le « Printemps » refléurait de plus belle, et Jiji, que l'ambition démangeait, se fit bombarder député : il est un des plus réacs de l'Aquarium !

La « Samaritaine », qui est en passe de devenir une des plus grandes boîtes de Paris, — sans cesser d'être un des plus sales bagnes, — a eu aussi des origines tout plein modestes. Son patron, le sieur Cognacq, est un parvenu qui commença sa fortune dans une turne, large comme la moitié d'un drap de lit.

Toutes ces boîtes, et une kyrielle d'autres qu'il n'y a pas même de citer, se distinguent par l'exploitation effrénée des employés qui font la fortune de leurs singes.

Sans qu'il y paraisse, le métier d'employé est tout aussi inquiétant qu'un métier manuel.

Les commis sont obligés de rester sur pied toute la journée, sans jamais avoir une minute de repos, sans pouvoir se fiche le cul sur une chaise, ne serait-ce que quelques secondes ; et cela, dans l'atmosphère des magasins, chargée de poussière et de puanteurs. Y a de quoi attraper la crève !

Aussi, il en claque, nom d'une pipe ! Re-luquez les têtes des commis : ils vous ont des figures de papier mâché, — et pourtant, ce sont des jeunes gens qui, par cela même, sont plus aptes à résister à la fatigue.

Pour se requinquer et se donner des forces, les pauvres gas n'ont qu'une nourriture insuffisante et, qui plus est, infecte. Ils sont nourris à la maison ; donc, c'est pour le singe une source de profits.

Ainsi, à la Samaritaine, la croustille est tellement dégueulasse que beaucoup refoulent dessus... Mais ça n'empêche pas monsieur Cognacq d'engraisser, au contraire !

Il n'y a pas même de relater à la queue leu-leu toutes les salopises des magasins de nouveautés : y en aurait jusqu'à demain. Que je dise un mot d'une réforme qui est

sur le tapis, — à l'imitation de l'Angleterre : il s'agit de faire une loi pour autoriser les femmes employées dans les magasins s'asseoir dans les moments où il n'y a pas de clientèle.

Qu'il faille une loi pour réaliser une telle coullonnade, ça prouve la roserie des capitalistes, — et aussi la trouducuterie des employés.

Pourquoi donc ceux-ci, tant hommes que femmes, ne se sont-ils pas décidés, depuis belle lurette, à s'asseoir quand ils sont fatigués ?

Parce qu'ils sont trop poires et qu'ils manquent d'entente !

Si les patrons en prennent tant à leur aise avec leurs commis, c'est parce que ceux-ci se laissent faire, sans même ronchonner.

Certes, si dans un baigne de nouveautés, les rouspéteurs ne sont que trois ou quatre, le singe l'a belle pour faire le malin.

Or, même dans ce cas, il y a même de l'influencer : il suffit d'opposer à la puissance de son capital, la puissance du sabotage ! Si le patron savait que les roseries qu'il fera lui seront rendues au centuple, sous forme de sabotage, il y regarderait à deux fois.

Et, cré pétard ! il n'y peut-être pas de métier où le sabotage soit plus facile que dans la nouveauté... Que les bons bougres d'employés y ruminent un tantinet, et ils trouveront des binaises à gogo... Et ça avancera plus leurs affaires qu'un projet de loi !

Il y a de la hiérarchie dans les magasins de nouveauté, — comme partout d'ailleurs, dans notre garce de société bourgeoise, — et les sous-ordres des exploités sont quelquefois plus rosses que les capitalistes eux-mêmes.

C'est ainsi qu'aux magasins du Louvre, les femmes ont été autorisées à s'asseoir de midi à deux heures de l'après-midi, et à partir de six heures du soir. Mais, je t'en fiche ! Les « premières » de la lingerie et du rayon de layettes ne veulent rien savoir, et elles forcent les pauvres vendeuses à rester debout, malgré l'autorisation patronale de s'asseoir.

Ces chipies de « premières » ne se souviennent plus qu'elles ont été, comme les copines, de petites employées, de simples vendeuses, — et elles ne songent pas qu'une déveine peut les recoller dans le rang.

Non pas, elles font leurs dindes par stupide orgueil !

Tout de même, ce que nous retardons en France, — malgré que nous soyons assez pantouflards pour nous imaginer être le premier peuple de la boule ronde !

Tandis que nos bouffe-galette vont s'occuper de la loi autorisant les femmes à s'asseoir, en Australie, à la Nouvelle-Galles du Sud, l'assemblée législative va discuter une loi limitant à huit heures par jour l'ouverture des boutiques et des magasins : de neuf heures du matin à midi, et de une heure à six heures du soir. Le samedi, par exception, les magasins pourront rester ouverts jusqu'à dix heures du soir ; mais, à titre de compensation, les employés auront droit, dans ce cas, à une demi-journée de congé, le mercredi, après midi.

Voilà des mœurs qui vont à en a huir plus d'un !

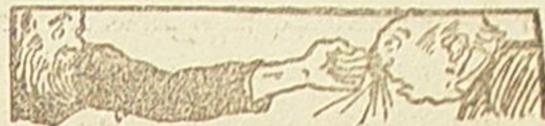
Je ne cite pas cet exemple par admiration des députés qui vont acoucher de cette loi de huit heures, — foutre non ! Mais uniquement pour prouver aux bons bougres escargotiques que — même la société capitaliste, — peut s'accommoder de réformes qui paraissent exorbitantes à des Français.

L'exploitation humaine existe en Australie, — tout comme en Europe, — seulement là-bas, les prolétaires ne veulent plus trimer pendant quinze heures par jour, pour enrichir leurs patrons, ceux-ci ont dû limiter leur rapacité : ils se bornent à exploiter leurs employés huit heures par jour, — et ils y trouvent encore leur compte.

Le PÈRE PEINARD est mis en vente :

A PARIS : Tous les jeudis matin, — par l'intermédiaire des porteurs du Petit Parisien.

EN PROVINCE : Le vendredi et les expéditions sont faites par les Messageries Hachette et C^o.



LES GRÈVES DANS L'AUBE

Plusieurs copains ont eu l'initiative de m'envoyer des tuyaux sur le riche mouvement de grève qui secoue le département de l'Aube. J'amalgame le tout, de façon à le résumer :

Pas plus dans l'Aube qu'ailleurs les singes n'attachent leurs prolétaires avec des saucisses et les salaires, pour certaines catégories de bonnetiers sont aux dividendes des actionnaires ce qu'une puce est à un éléphant ; aussi, la grève, — d'abord sans importance, — est-elle devenue générale, en trois jours, pour toutes les corporations se rattachant à la bonneterie.

Une grève préliminaire eut lieu, à la fin de janvier, à la maison Dégrez : les ouvriers bonnetiers réclamaient une augmentation de salaire, la vente des aiguilles au prix de facture et la suppression des frais d'éclairage.

Il faut savoir que la casse des aiguilles est aux frais des prolétaires et ce n'est pas une quantité négligeable puisqu'un ouvrier, en moyenne, en casse un cent dans sa semaine. Ce sont les patrons qui fournissent les aiguilles et, au lieu de les céder au prix courant, ces sacrés pilons avaient trouvé moyen de vendre 50 sous le cent d'aiguille qu'ils achètent 1 fr. 10, — total trente deux sous de barbotés au prolo !

Quant à l'éclairage il est compté à 1 fr. 20 par semaine.

Or donc, les bonnetiers de chez Dégrez se mirent en grève et le patron, après avoir essayé sans succès de faire son travail au dehors, fut obligé d'accepter les maigres revendications de ses ouvriers.

Encouragés par ce petit succès, les bonnetiers de diverses maisons réclamèrent à leur tour et les exploités — ayant un trac insensé de la Grève Générale, — cédèrent dans l'espoir de l'éviter.

Je t'en fous ! Ça n'a rien empêché du tout.

Après ces quelques grèves, vite terminées, ce sont les cafards qui ont donné le branle au mouvement actuel ; ces « cafards » n'ont rien de commun avec les bêtes en soutane, — ce sont les rebrousseurs qu'on surnomme ainsi, — probablement en raison de l'analogie qui existe entre le mouvement des pattes des cafards de boulangerie et les mouvements rapides des rebrousseurs au travail.

Les cafards de sacristie, eux aussi, ont une sacrée agilité dans les doigts et ils l'utilisent pour barboter partout où ils peuvent.

Les rebrousseurs sont des jeunes gens qui servent les bonnetiers ; ils entrent dans la bonneterie à l'âge de 12 ans et ils restent « cafards » jusqu'à 20 ans et même plus ; certains sont pères de famille et sont toujours rebrousseurs.

Ce truc à l'avantage — pour les patrons, — de diviser en deux camps la foultitude des prolétaires bonnetiers : les ouvriers bonnetiers, proprement dit qui sont payés par les patrons et les rebrousseurs et les commis bonnetiers qui, travaillant sous les ordres des bonnetiers — et sont payés par eux.

Les rebrousseurs et les commis bonnetiers du baigne Mauchauffée enhardis par l'exemple des bonnetiers qui venaient d'obtenir de légères concessions réclamèrent à leur tour.

Naturellement, les singes refusèrent de s'entendre à l'amiable et la grève éclata ; dès le lundi suivant elle était générale pour les cafards.

Les bonnetiers, ne pouvant pas travailler sans leurs rebrousseurs eurent le temps de réfléchir et s'aperçurent enfin que chaque fois que la bonneterie va mal les singes en profitent pour diminuer les prolétaires de quelques centimes par douzaine, mais qu'ils ne profitent jamais, ni de la hausse, ni de l'affluence des commandes pour les augmenter. Or donc, les gas embottèrent le pas aux cafards et réclamèrent : 1^o la suppression des frais d'éclairage et le paiement des fournitures au prix de facture ; 2^o, quinze pour cent d'augmentation ; 3^o, l'unification des tarifs pour toutes les maisons.

Les rebrousseurs, après deux ou trois réunions, décidèrent la grève générale,

formulant les revendications ci-dessus et réclamant, en outre, à être désormais payés par le patron et non par le bonnetier.

Quelques jours après c'était au tour de ces derniers à faire réunions et à décider la grève ; puis ensuite, ce sont les femmes qui se sont mises en grève à leur tour.

—o—

Ce qu'il y a de caractéristique c'est que le mouvement ne se limite pas aux bonnetiers ; il se produit dans l'Aube ce qui s'est vu dans le Doubs : d'autres corporations emboîtent le pas, se fichent en grève à leur tour.

Ainsi les teinturiers et imprimeurs sur étoffes se sont mis en grève, réclamant que leur salaire soit porté de 3 à 4 francs par jour.

Les rattacheurs (qui sont aussi indispensables aux fileurs que les cafards aux bonnetiers) ont plaqué le turbin, — et les fileurs à leur tour se sont mis en grève.

Puis, ça a été aux métallurgiques d'emboîter le pas !

Tout est si bien que, maintenant, rien qu'à Troyes, il y a au bas mot 20,000 grévistes et si on ajoute à cette foultitude les grévistes des paletins voisins, — Aix-en-Othe, Estinac, Marigny-le-Chatel et Romilly où il y a des tapées de bonnetiers, — on arrive à un total de 35,000 bons bougres en grève.

Certes, tout est calme, — trop calme même ! — mais on a souvent vu un calme complet précéder des tempêtes pas piquées des vers.

Ce qui est surtout galbeux dans ce mouvement c'est le bel élan de solidarité qui s'est manifesté dans les revendications formulées par les grévistes de toutes les corporations, et aussi, la spontanéité avec laquelle les secours aux grévistes se sont offerts :

Bon nombre de personnes se sont proposées pour faire croustiller un ou plusieurs grévistes, pendant la durée de la grève ; jusqu'à des proprios, — rares, hélas ! — qui se sont décidés à faire remise du loyer aux grévistes. Quant aux commerçants, beaucoup ont aboulé des dons en nature et presque tous ont offert un crédo illimité aux grévistes.

Mais, ce qui a le plus épaté certains prolos, c'est de voir des charretées de pommes de terre, de choux et d'autres bricoles leur arriver de la campluche ; ils ont tellement entendu rengainer que les paysans sont d'entétés réactionnaires et qu'ils ne gobent pas les ouvriers des villes qu'ils en sont comme des tomates de voir les culs-terreux pratiquer la solidarité à leur égard.

Voilà qui est rupinskoff ! Ça va apprendre aux paysans et aux ouvriers à mieux se connaître, à s'estimer.

Nous ignorons trop que si les campluchards ont de la méfiance vis-à-vis des villes c'est parce que, jusqu'ici, il ne leur est venu de là que les recruteurs d'impôts. Mais, le jour où les prolos entreront en rapport avec les paysans l'accord ne tardera pas à se faire, — et, tous en chœur, on marchera pour la conquête du bien-être !

A COUPS DE TRANCHET

TROUILLE RATICHONNESQUE. — Ça puait ferme, l'autre matin, à l'église Joseph. — celle-là même qui a été un brin déchristianisée au 20 août :

Le curé de l'endroit reluqua, près d'un pilier, un tube en plomb avec une mèche au bout, à moitié consumée.

Le frocard foutit le camp illico, embranchant sa soutane de sale façon.

Des sergots viennent eulover le tube horrifique sur lequel était écrit « Vivell'anarchie ! mort aux curés ! » et qui fut reconnu contenir un peu de poudre noire.

Il restait à désemperster la turne sacrée qu'avait empuantée la trouille du jouré : il y en a fallu de l'encens, nom de Dieu !

LES EMPOISONNEURS PATENTÉS. — Une bande de marchands de bidoches s'étaient associés pour acheter un peu partout des bêtes malades, qu'ils abattaient en pleine cambrousse, près d'Emeranville ; en Seine-et-Marne et qu'ils débitaient ensuite sur les marchés des environs de Paris.

En supposant que ces crapulards soient poursuivis et condamnés, ils s'en tireront avec une amende et, tout au plus, quelques semaines de prison.

Ils ont pourtant commis de sacrés crimes, puisqu'ils ont empoisonné des tapées de pauvres bougres !

Tant qu'on ne tue que le populo, l'Etat s'en fiche ! Par contre, n'essayez pas de battre monnaie à son imitation, — il vous enverrait au baigne.

Il n'y a pourtant pas à tortiller : un faux-monnayeur est moins dangereux qu'un empoisonneur.

Fort bien ! mais l'Etat fait bon ménage avec l'empoisonneur qui lui paie patente et ils se fout en colère contre le faux-monnayeur qui lui fait concurrence.

C'est le contraire de ce qui devrait être, parce que l'Etat est par sa nature, l'ennemi du populo.

CHANSON HIVERNALE

Bon dieu, bon sang,
Gelant le sang
Le vent par tous les trous chahute.
L'hiver est maudite saison
Qui trop hâte la crevaision
De ceux qui n'ont pas de cahute.
Gueux de la route
C'est la dérouté.

Bon dieu, bon sang,
Que le puissant,
Le riche a qui bonheur abonde,
Par tous les temps est bienheureux,
Sans s'occuper du malheureux
Qui dans sa marche vagabonde,
Sur la grand route
Cherche sa croûte.

Bon sang, bon dieu,
Le gars sans pieu
Qui par ce sacré froid trimarde,
A bien peine à trouver du pain ;
Pour lui, vrai, ça sent le sapin.
Bonne affaire pour la Camarde,
Quand sur la route
Tombe un sans croûte

Bon sang, bon dieu ;
Le pauvre fieu
Sous ses minces haillons de toile
Au grand froid ne peut résister ;
Sans nul être pour l'assister
Il va par la nuit sans étoile
Crever sans doute
Seul sur la route.

Bon dieu, bon sang,
Pauvre passant
Sur cette terre où rien ne dure :
N'auras-tu donc jamais compris
Que ton bonheur, d'autres l'ont pris ;
Puis t'ont jeté sans procédure,
Sans qu'il leur coûte,
Sur la grand route.

Louis GRANDIDIER.

Prison de Fresnes, 1er décembre 1899.

CHOUETTES RÉUNIONS

CONTRE LES LOIS SCÉLÉRATES et la scélératesse des lois... réunion, samedi soir tout là-bas, à Vaugirard, rue Blomet.

Tous les orateurs ont jaubé contre les lois scélérates et réclamé avec véhémence la liberté des petits gas condamnés — quoique (ou parce que) innocents, — comme responsables de la petite déchristianisation de l'église Joseph.

C'est le groupe la « Raison prolétarienne » qui avait emmanché la réunion avec le concours d'Allemane, de Vaughan et de Pressensé.

Vaughan a parlé le premier ; il a lu d'abord une lettre d'Anatole France, — un académicien phénomène puisqu'il a de l'esprit... et autre chose, quoique académicien, — puis il explique qu'un réclamant à Loubet la grâce des innocents c'est pas au personnage officiel qu'il s'adresse, mais à l'homme privé, — sûr que celui-ci entendra mieux.

Nom de dieu, il faut croire que « l'homme privé » a bougrement du coton dans les oreilles, car il n'entend guère... quand on lui parle de libérer les victimes des lois scélérates et les innocents condamnés pour les faits de l'église Joseph.

Allemane a ensuite pris la parole et narré la façon dont furent arrêtés, maltraités et condamnés les petits gas qui, à l'heure actuelle sont au bloc comme responsables du petit chambard de cette boîte à ratichons.

De Pressensé parle ensuite et, moins optimiste que Vaughan, il ne compte guère sur l'humanité de Loubet : seule, dit-il, l'opinion publique est puissante..., mais il ne faut pas s'endormir !

Un prolo, Thirion, dit ensuite quelques vérités au populo et constate que si les gouvernants sent crapules c'est parce qu'ils oscomptent la platitude du populo.

—o—

CAUSERIE DE MALATO, le même soir, à la Bibliothèque libertaire de Belleville : il a parlé de l'évolution des idées sociales, depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui.

Ensuite, Prost est venu émettre une idée, qui mûre et ruminée aboutira à quelque chose : se serait de rassembler, le jeudi, des tapées de gosses et de leur faire des causeries à portée de leur jugeotte enfantine, les mettant en garde contre les pantouffleries qui rabachent les maîtres d'écoles actuels et leur ouvrent, en douce, les horizons sociaux.

PRIMES ÉPOILANTES AUX ABONNÉS DU PÈRE PEINARD

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont foutre pas ordinaires :

DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES !

Pourquoi pas ? En attendant que sonne le réveil social il n'est pas inutile de savoir l'heure que marquent les cadrans capitalistes : ne serait-ce pas pour arriver au baigne au bon moment, afin de se gârer des garces d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabiote au bénéfice du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nickelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 30 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballée, le Réveil-Matin du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonnement.

—o—

Les souscripteurs que le Réveil-Matin n'aguichera pas, pourront pour

DEUX FRANCS

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 8 francs), s'offrir une

MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouvement à cylindre, ou bien une

MONTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huit rubis, mouvement à cylindre, métal simili-argent.

Pour recevoir franco de port, soigneusement emballée, la Montre du PÈRE PEINARD, ajouter un supplément de 50 centimes.

Babillarde d'un campluchard

MISTOUFLE ET BOUSTIFAILLE

Ohé, les débardés, les ventre-creux, les pas bidards, les culs-nus, les sans-le-rond les tireurs de pieds de biche et les reflieurs de comètes!

Approchez, foutez, faites le rond autour de ma tartine. Humez la bonne odeur qui s'en échappe car c'est tout ce que vous tâterez des montagnes de frichti que, d'après un bourgeois gourmand, je vais vous énumérer.

Pour vous, ô turbineurs, les jours gras sont bougrement maigres. L'hiver a été rude et le chômage long. La maladie aussi ne vous a pas épargnés, à peine avez-vous de quoi donner du pain à vos mioches, — aussi, le tourne-broche ne ronfle pas chez vous.

Dans vos turnes froides et tristes, le carême n'a pas attendu sa venue officielle pour vous rendre visite. La poularde renommée de la Bresse et la dinde truffée du Périgord n'y brillent que par leur absence. Joignez-vous donc, avec bibi, au cortège des mistouffiers; nous allons reluquer, tous en chœur, le mirifique étalage des marchands de comestibles. Peut-être, nom de Dieu, ça nous aiguillera l'appétit!

Le paysage est chouette, viédaze. Ça vaut l'os de s'en rincer l'œil. Là s'étalent des charibotées de chairs succulentes, de gibiers délicieux, des légumes rares, de fruits exquis, d'oiseaux au plumage brillant et bigarré, de poissons aux écailles d'argent et d'or...

Encore et toujours des pleins tombeaux de mangeaille de toute espèce: tout ce que peuvent fournir de victuailles les trois faramineux garde-manger des richards, — le Ciel, la Terre, l'Océan.

Tournez d'abord vos quinquets du côté des bêtes à poils et à plumes: lièvres, daims et chevreuils se prélassent, provocants et séducteurs; la perdrix rouge fait vis-à-vis à la pintade bigarrée, la mignonne sarcelle au coq de bruyère, la grive qui s'empiffre de genièvre à la gélinote affamée de sapin et le faisán qu'attend là truffe à quelque chapon du Maine, plus dodu qu'un frocard.

Et par ici! Voyez s'épanouir dans son papier brodé, comme un bouquet de bal, ce pré-salé que tripote un grand-prêtre à toque blanche de ce temple de la gourmandise. Voyez cet ortolan toulousain, qui reluît dans sa boîte enrubannée, kif-kif un diamant dans son écrin; et ce homard de Dieppe qui allonge sa grosse patte vers la taille des langoustes..., semblant leur conter fleurette.

Plus loin, la bécasse a l'air de chouriner avec son long bec, un lapin du Jura, tandis que l'écrevisse de la Meuse, emblème de nos sacrés progressistes, semble grimper à reculons sur la carapace d'une tortue — excellent potage prétendent les jean-foutre! — comme pour se mirer dans le bassin bordé de cresson où une douzaine d'anguilles font des galipètes, en attendant d'être bouillottes à la « tartare ».

Au pied des ananas énormes, venus du fin fond des colonies, s'empilent les terrines fleurant bon et les pâtés si délicieux dont les pleins-de-truffes se lèchent les babines: pâtés de Chartres et de Pithiviers où ponce son dernier sommeil l'alouette gauloise; pâtés de Bordeaux, d'Auch, de Toulouse et de Périgueux, embaumés par la truffe; terrines illustres de Nérac et d'Agen, et ce vieux pâté de Strasbourg dont, sans en éclater, se bourrent nos charognes de nationalistes.

Ici, des chics truites et des turbots rups, des ombre-chevaliers du lac de Genève, des carpes du Rhin, des esturgeons du Volga, des dorades de l'Adriatique et des saumons roses, artistement parés et ficelés comme pour figurer en un quadrille de chameaucrats... Y a là de quoi, pour les tartufes qui veulent concilier la gueule et le crétinisme, continuer mardi-gras en carême, — sans compter la suprême ressource du truc de Gorenflot baptisant carpe le poulet qu'il s'enfile par le trou du cou. Là, c'est le dessert:

Des pyramides de poires fondantes et de pommes vermeilles. Dans de gentils papiers, aussi plaisants à l'œil que la pantoufle de Cendrillon, des bouquets mirifiques de fraises et de cerises, — tour de force d'un couillon d'horticulteur, prodige qui égallera les tables des richards.

Puis, le miracle continue! On aligne aujourd'hui, à volonté, le climat et la saison, de façon à les assouplir au gré de la godaillerie des jean-fesse: des ceps de vigne en pot, où pendent des grappes succulentes — conduent de minuscules arbres fruitiers chargés de fruits mignons.

Et voici que l'asperge algérienne voisine avec l'artichaud breton, tandis que, ça et là, dévalent des cascades de truffes odorantes et que des chapelets de piments rouges se balancent, ainsi que d'immenses colliers de corail, au-dessus des poulardes.

Enfin, au sommet de cette colline de boustifaille, un bon morceau de résistance, — citadelle de graisse et de chair ne frime pas trop mal dans ce tableau: c'est la dinde énorme et savamment truffée — le soleil de cet univers! — qui font l'eau à la bouche des passants et les fait loucher, pécaïre!

Le liquide après le solide:

Sur des étagères, en rang de bataille s'alignent fioles, bouteilles excentriques, fioles étranges... récélant dans leurs flancs élancés ou trapus, ventrus, tordus, bossus, bicornus, etc., des picolos rares, des liqueurs veloutées, des élixirs à réveiller un macchabée, des extraits mirobolants, des crèmes à s'en lécher les cinq doigts et le poutre, — sans compter les bénédictines les trappistines, et les chartreuses que des moines soiffeurs et goulus fabriquent pour leurs chameaux de compères, les bourgeois.

En outre, de temps à autre, s'amènent des raretés plus épatantes: un singe comestible, un butor de Norvège, une oie sauvage de Tilda, une perdrix blanche de la Finlande, une tortue de Madagascar, des nids d'hirondelle dont les Chinois font de la bonne soupe, une pieuvre que l'on bouffera à la pompéienne (n'allez pas vous fourrer dans le ciboulot, que ce soit la pieuvre capitalote!) un ours de l'Oural, ou bien un faisán de l'Etat qu'a, soi-disant, déquillé dans les bois de Marly, le flingot présidentiel du panamiste Loubet.

Eh bien, les gas, après cette revue de belles et bonnes choses dont s'empiffrent nos maîtres, ne trouvez-vous pas qu'ils baffrent carrément et que, s'ils prennent du ventre, ce n'est pas, mille dieux, en lèchant les murs.

Les forêts, les étangs, les champs, les vignes, les vergers, les basse-cour... tout, mille charognes, ne semble fonctionner qu'à leur honneur et profit.

Pour ce qui est de foutre la main à la pâte, macache! Le poil qu'ils ont dans la main est rudement enraciné; après avoir godaillé et patachonné tout l'hiver à la ville, ils radineront ce mois d'avril à la campluche, kif-kif les hirondelles. Mais, bon dieu, sitôt que commenceront les travaux pénibles, la fauche, la moisson, ils s'éclipseront dare-dare, fouteront leur course aux eaux de peur qu'on leur fourre un outil dans les pattes.

Mais, ils ne rateront pas la cloche et on les verra rappliquer pour toucher le pognon du fermage ou la moitié de la récolte, s'ils ont à faire à un métayer.

Ah ça! allons-nous endurer cette situation à perpète ou nous rebiffer?

Supporterons-nous toujours que le frot nous passe devant le nez et nous satisférons-nous de n'en jamais humer que l'odeur?

Ou bien à notre tour, voudrions-nous nous caler les joues, un peu à la hauteur et mordre dans la bonne mangeaille dont s'emplissent les goûts de la haute?

M'est avis qu'il n'est que temps de les foutre à la diète et de ne plus nous décarcasser à les goberger!

M'est avis qu'au festin de Balthazar bourgeois, la main de la Révolution a écrit le nouveau « Mané, Thécel, Pharés », qu'on peut formuler ainsi: Chambardelement! Dégorgement! Expropriation!

Or donc, les fin-de-race, baffrez, soiffez, jouissez de vos restes: barbottez à plein groin dans l'ange que le bénévole populiste emplit sans déceffer... L'heure s'amène où le populo, exsangue, anémié, vous bouffera, vous-mêmes, richards maudits, — ainsi que l'a prédit Chaumette en 1793.

Le père BARBASSON.

Bons bougres, le PERE PEINARD doit être en vente dans toutes les bibliothèques des gares. S'il n'y est pas, réclamez l'y avec insistance.



Les mineurs de Carmaux

Le marquis de Solages est un rude fripouillard; il a réussi, pendant près d'une huitaine, à mener les mineurs en bateau en leur laissant croire qu'il acceptait l'arbitrage.

Puis, quand les délégués, après s'être conformés à la fantaisie de l'exploitateur qui ne voulait pas discuter avec Viviani ont voulu avoir une réponse catégorique, le patron-aristo les a envoyés rebondir et a refusé nettement la plus petite concession.

Malgré cela, les mineurs se montent encore le bobéchon et ils espèrent réussir à quelque chose avec l'arbitrage; ils font une nouvelle tentative en implorant l'intervention de la gouvernance.

La belle jambe que ça va leur faire! L'exemple de l'arbitrage du Creusot devrait pourtant guérir les gueules noires d'une telle illusion.

Comment diantre se fait-il qu'ils ne sachent pas encore que le meilleur joint pour faire capituler un exploitateur, c'est de le chatouiller au point vulnérable: au cœur, — c'est-à-dire à la caisse!

La grève n'est, ni plus ni moins, que l'état de guerre.

Donc, de même qu'actuellement, Anglais et Boers cherchent à se faire réciproquement le plus de mal possible, — de même les prolos en grève devraient chercher à ruiner, ou tout au moins à faire perdre beaucoup de pognon, à leurs exploitateurs.

Le marquis de Solages ne deviendra de bonne composition que lorsqu'il verra sa mine en péril.

Y a que ça, millo tonnerres!

Y aurait bien un autre joint, — qui serait autrement rupinskoff, — ce serait que le populo prenne possession du bazar social et casse aux gages tous les marquis de Solages et d'ailleurs. Mais pour cela, il faut que souffle un vert de grève générale aux quatre coins du patelin.

Les grèves de l'Aube

Ailleurs, est racontée tout au long, les chouettes grèves qui fichent Troyes et la région en effervescence.

Mais à côté de la trifouillée de grèves que je signale, il y en a une qui mérite une attention spéciale,

C'est celle des gosses, expédiés en province par l'Assistance publique de Paris et qui sont exploités dans le bague Poron.

Les petits martyrs se sont mis en grève, mais ils ne demandent pas une augmentation de salaire. Non! les pauvrets demandent simplement suppression du pain sec, du cachot et des coups de bâton.

Eh oui, la suppression des coups de bâton!

Une telle réclamation en dit long sur le degré de sauvagerie des exploitateurs.

Et elle en dit long aussi sur le jemenfotisme de cette administration scélérate qu'est l'Assistance Publique.

Que foutent donc ses inspecteurs? Que foutent les inspecteurs du travail?

Ce qu'ils fichent? C'est bien simple: ils inspectent la salle à manger des patrons, — se gonflent le mou à leur santé... et les laissent opérer à leur guise.

Les Tabagistes de Lille

Il est entendu que nous avons un ministre panaché de socialisme.

Les prolos de la manufacture des tabacs de Lille en savent quelque chose; ils sont en grève depuis une bonne quinzaine et toutes les démarches qu'ils ont faites près de leur patron, — le ministre des finances, — ont abouti à une fin de non-recevoir.

Le portefeuille en question, un nommé Caillaux a déclaré qu'il ne peut rien faire pour les grévistes, — attendu qu'il leur a fait toutes les concessions possibles.

Ce birbe a répondu kif-kif le marquis de Solages!

Quelle différence y a-t-il donc entre ces deux pierrots, le capitalo et le ministre?

Aucune, nom de dieu!

Devant cette fin de non recevoir les prolos des tabacs de Lille en pincent pour émancher la grève générale de leur corporation. Seulement, comme lors de la dernière grève de leurs copains de Nantes, les diverses manufactures ont fait la sourde oreille quand les Nantais parlaient de grève générale.

rale, la section de Nantes vient de déclarer qu'elle est prête à faire grève, mais que, pour manifester son dépit, elle cessera le travail en dernier.

Ca, les bons bougres nantais, laissez-moi vous dire que — si votre attitude est très humaine, elle n'est guère révolutionnaire. Les gas d'attaque doivent foutre au rancard toutes ces mesquines susceptibilités, et se décider à agir quand les circonstances sont favorables, — sans subordonner leur action à rien.

EN BANLIEUE

Saint-Denis

TOUJOURS « L'UNION ! » — Le compte rendu que j'ai donné, dans le dernier numéro, de la réunion de la salle Badart, a eu le don de faire grouper quelques sociaux à courte vue.

A les croire, je n'ai pas assez daubé sur sur le député blanquo Walter.

Diantre ! je ne lui passai pourtant pas la main dans le dos.

Les citoyens que ma tartinette a mis en rogne ne voudraient pourtant pas que, sous prétexte de croquer un bouffe-galette, qui n'est pas celui de leur cœur, je fiche un croc-en-jambe à la vérité.

Walter n'est, ni meilleur, ni pire que les autres députés ; il est tout simplement ce qu'il peut être à l'aquarium où il siège, — c'est-à-dire un fabricant de lois, — partant un des piliers de l'édifice social que lui et ses copains prétendent vouloir fiche à bas.

Un autre serait à sa place que ce serait kif-kif !

Aussi, n'ayant pas à me ranger plutôt d'un côté que de l'autre, je me suis borné à citer les faits tels que, de l'avis de plusieurs, tant anarchos que sociaux présents à la réunion, ils se sont passés.

La conquête des Pouvoirs Publics et la fabrication de lois (même du calibre de la loi Millerand-Colliard) cadrent mal avec les théories des allemanistes qui, lorsqu'on discute avec eux, déclarent sans ambages que les sociaux n'ont rien à faire au Parlement et que le prolétariat n'a qu'un moyen pour s'affranchir : la Grève Générale ! — qui donnera le branle à la Révolution.

Néanmoins, les allemanistes, — ceux de Saint-Denis tout au moins, — qui étaient, il n'y a pas longtemps, les plus révolutionnaires d'entre les socialistes, (sous prétexte qu'il vaut mieux profiter d'une loi relativement bonne, que d'en subir une mauvaise) sont en train de se faire damer le pion par les blanquistes qui, eux, se sont déclarés contre la loi Millerand-Colliard et la considèrent comme un recul, une foutaise.

Que les allemanistes prennent garde ! Qu'ils n'emboîtent pas le pas aux gouvernants sociaux qui ont réduit le socialisme à une vague formule réformatrice et tendent à renvoyer à la semaine des quatre jeudis le chambardement général d'où sortira la société galbeuse que tous, anarchos et sociaux, nous rêvons.

Possibiles, ne soyez pas dupes ! Il est toujours malsain de porter à droite, — c'est à gauche qu'il faut porter ! — Donc, restez au moins ce que vous avez été dans le temps, des gas marchant franchement pour le coup de chien final ; ne vous laissez pas empaumer par des fourbis illusoirs qui ne changent rien à la forme sociale.

Puisque vous savez que le gouvernementalisme est, non seulement une blague, mais une pourriture éloignez-vous en comme de la peste noire ;

Travaillez d'arrache-pied, avec nous, à fiche par terre l'édifice social dans lequel nous dépérissons et donnez un coup de collier pour que nous mettions en train une société où la consommation sera libre, où chacun produira selon ses forces et où, par conséquent, il n'y aura ni lois, ni gouvernants. — Louis GRANDIBIER.

Babillarde d'un Bureaucrate

Nevers, le 19 février.

Père Peinard,

L'article que je lis dans le canard, pour les clercs d'huissier, me fait plaisir. Si votre conseil était suivi, on se foutrait des patrons ; mais il ne sera pas suivi, — pour la raison d'abord qu'il ne sera pas lu par ces jean-foutre de bureaucrates. Et s'ils ne font pas comme les prolos manuels

qui, eux, se groupent, c'est, comme vous dites, qu'ils sont à la lisière de la bourgeoisie et se croient plus que l'ouvrier.

Le bureaucrate, pourvu qu'il soit bien nippé, qu'il fasse le poseur, — risque à crever de faim ensuite, — c'est son affaire. Moi qui suis bureaucrate je sais ce que c'est, on ne peut pas ressembler à un ministre et avoir de la galette plein les poches ; j'ai dix-neuf ans, je gagne trente-cinq francs par mois, sans compter les engelures journalières qu'on doit prendre pour des compliments, et sans rouspéter, si on veut conserver sa place.

Imaginez-vous que je sois seul, il est vrai que j'en aurais encore assez pour acheter un rigolo et voyez le reste.

C'est à dégoûter de la vie.

A quand la révolution sociale qui est tant attendue.

Recevez, camarade, mes saluts révolutionnaires.

UN PROLO BUREAUCRATE.



UN BONDIEUSARD

BEAUVAIS. — Les cléricaux ont la larme à l'œil ; un des leurs, vieux birbe de quatre-vingts ans, vient de clamps qui, de son vivant, a été un rude exploiteur de brosiers et de boutonnières.

La séquelle noire chante les louanges du refroidi. C'était un patron bon zigou, inépuisablement charitable.

Bon zigou ? — Dans son baigne, les sacs-à-mistouffe sont aussi rosses qu'autre part et, à propos des bottes, les prolos sont saqués, sans appel au bon zigou ;

Si un turbineur envoie ses gosses à la laïque ou fait enterrer civilement un des siens, le boulot lui manque de suite ;

Après les élections, une trentaine de bons bougres qui furent soupçonnés d'avoir voté pour le candidat du démon furent saqués sans rémission.

Voilà pour le bon zigou !

Parlons de sa charité : la compagnie du capitale distribue, il est vrai, quelques secours aux prolos que l'exploitation de son mari a réduits à la dèche noire.

Quelle jolie binaise !

Le mari rabote 100 francs sur le boulot du pauvre bougre, la femme rend cent sous.

Voilà la charité des cléricochons !

Assez de larmes hypocrites. Un homme est mort, la famille est en deuil, rien de plus naturel ; mais il n'y a pas lieu de canoniser le défunt.

HISTOIRE DE CHAMPIGNOLS

COMBS-LA-VILLE. — Erreur n'est jamais compte, foutre ! Et comme bibi n'a pas la prétention d'être infallible, s'il m'arrive de me gourer, je ne me l'entête pas à le nier.

Grâce à une communication incomplète, j'ai collé, la semaine dernière, les faits et gestes du garde Champignol, de Quincy-sous-Sénart, sur le dos de celui de Combs. Les deux patelins se touchent et cela explique la confusion.

Il paraît que le garde de Combs, moins candide, a un peu plus de savoir vivre et n'est pas continuellement à l'affût d'un procès-verbal.

Tant mieux ? Qu'il continue et il sera mieux vu.

CHAT ECHAUDE...

FEUQUIERES. — Il serait à souhaiter que toute la fricaille opérât kif kif les ratichons de Feuquières ; ça refroidirait vite les pauvres euhobinés qui se laissent créimiser.

Dernièrement, le ratichon de l'endroit faisait une quête sous prétexte de planter une croix au cimetière. Les boursicots se vidèrent, le pognon tomba... et le ratichon planta un drapeau : il foutit le camp avec la galette.

Le nouveau ratichon, s'imaginant que le populo perd la mémoire en travaillant et c'est pas comme les chats qui, après avoir été échaudés, craignent l'eau froide, a voulu repiquer au trac des quêtes : il a grippé à son égrugeoir et a voulu faire abouler de la galette, sous prétexte de réparer l'église.

Il a fait un sacré four. Y a de la méfiance nom de dieu ! Et c'est bon signe : la méfiance est le commencement de la sagesse.



SUISSE

L'HOSPITALITE HELVETIQUE. — Malgré son désir de plaire aux gouvernements qui l'entourent, la racaille dirigeante de Suisse n'a pas osé livrer Nino Samaja à l'Italie ; le camarade vient d'être remis en liberté.

Mais il est probable qu'on ne va pas lui fiche la paix : on va essayer de le poursuivre, — ce qui sera bougrement difficile ! — et peut-être même tentera-t-on de l'expulser.

Il est à espérer qu'il y aura, en Suisse, assez de bons lieux pour faire honte à la gouvernance de sa saloperie et pour l'empêcher, par de chouettes protestations, de les mettre à exécution.

AUTRICHE-HONGRIE

LA GRÈVE NOIRE. — La gigantesque grève des mineurs continue en Silésie, en Bohême et en Moravie, — et il n'est pas à supposer qu'elle se termine avant que capitales et gouvernants aient mis les pouces et aient accordé la journée de huit heures.

La proposition de voter vite une loi limitant la journée de travail pour les mineurs, à huit heures par jour, a été déposée à l'aquarium autrichien.

La gouvernance fait grise mine ! Elle voudrait bien ne pas voter la loi et, d'autre part, elle a le trac d'un grabuge encore plus considérable ; et puis, pensez donc, quelle mornille : voter une loi par peur des travailleurs en grève !

C'est ça qui diminue le prestige d'un gouvernement

N'importe, comme les mineurs ne sont pas disposés à caner, il faudra bien que les capitales et la gouvernance cèdent la journée de huit heures.

Ce sera d'autant plus chouette que ce résultat prouvera aux sociaux qui croient à l'efficacité intervention de l'Etat que la rouspétance du populo est plus profitable que sa votellerie : il y a des années qu'on nous serine que la journée de huit heures sera le résultat de l'entrée des sociaux dans les aquariums législatifs.

Je t'en fiche ! Voici qu'en Autriche, où cette réforme est à la veille d'être réalisée, l'aura été grâce à la révolte des mineurs.

Conclusion : mieux vaut s'aligner pour la grève générale que pour manigancer des élections.

BABILLARDE DE BEAUVAIS

La municipalité de ce patelin est farcie de cléricafards à faux-nez républicains. Le birbe qui mène la bande est un marchand d'onguent gris nommé Loisel.

Tous les murs sont couverts d'affiches protestant des sentiments républicains de ces andouillards.

Voici leur dernier tour de cafard. Les francs-maçons avaient organisé une conférence pour le 25 février sur ce chapitre : « La liberté et le cléricalisme. »

L'apothicaire Loisel, entre la préparation d'un lavement et une visite aux jésuites, résolut d'empêcher la jaspinade contre la calotte et il fit refuser le théâtre cipal (qui s'accorde journellement) sous le prétexte que les francs-maçons s'occupent de politique.

Et lui, ce sacré nom de dieu de marchand de pilules, est-ce qu'il ne manigance pas des fourbis électoraux..., à son profit ?

La jaspinade maçonnique eut lieu au Collisée. L'avocat Dazet, qui tint le crachoir, a dégoisé de bonnes choses..., à côté de boniments tocards. Il a encore le ciboulot rempli d'idées fausses sur le suffrage universel et le patriotisme, mais il a croqué sur le crétinisme et le nationalisme.

« Les nationalistes, a-t-il expliqué, sont un amalgame de bonapartistes, royalistes, cléricaux, antisémites, etc, que relie entre eux le « ciment romain ».

Pas mal trouvé ! Et là dessus l'auditore de rigoler.

Les cafards demandent la liberté de l'enseignement et le citoyen Dazet pense qu'il peut la leur refuser. Dans une « autre société » qui aurait réalisé la liberté « économique », il ne verrait pas de motif pour restreindre une liberté quelconque.

Mais, tant que le patron, le propriétaire pourra, selon son bon plaisir, accorder ou refuser du travail, — c'est-à-dire le pain — à un prolétaire, il n'y a point de liberté. Or, lorsqu'il n'y a point de liberté pour les exploités, c'est une duperie d'accorder la liberté aux jésuites, c'est-à-dire aux abrutisseurs et aux souteneurs de l'exploitation.

Tout cela est fort bien ! Ce qu'a dégoisé le citoyen Dazet part d'un bon sentiment ; mais il ne se rend pas assez compte que les jésuites ayant pour eux le pognon, l'appui des chameaucrates et des exploités, c'est pisser dans un violon que d'espérer les museler.

Il n'y a qu'un moyen de fiche les jésuites dans l'impossibilité de nuire : c'est de les dégorger complètement !

Le citoyen Dazet pense-t-il qu'un tel turbin soit du ressort de la gouverner ?

Quoi qu'il en soit, si le citoyen Dazet n'avait pas eu, hélas, l'idée de se présenter, lors d'une foire électorale, pour être bouffe-galette, il serait potable.

A mon avis, il faut professer ses idées au grand œil, et ne pas chercher un profit personnel, des honneurs gouvernementaux.

Voilà la pierre de touche ! Ceux qui ont envie d'être bouffe-galette font preuve d'ambition vulgaire.

GUERDAT.

Communications

POUR LES VICTIMES DU « DOMICILIO VOATTO ». — Les camarades italiens relégués à l'île de Ponza, province de Naples, adressent un appel à tous les camarades pour qu'il leur soit envoyé journaux, brochures, livres qu'ils ont déjà lus. Les camarades peuvent recevoir les publications de l'idée.

LES TEMPS NOUVEAUX se chargent de leur faire parvenir ce qu'on voudra bien envoyer en leur nom, ou leur adresser directement à Giulia Petri, Ponza, province de Naples (Italie).

SOIRÉE, à la MAISON DU PEUPLE, 4, impasse Pers, le samedi 23 mars, à 8 h. 1/2 du soir.

Après une conférence de Gaston Arnaud sur la poésie et la chanson révolutionnaire une pléiade d'artistes et d'auteurs de talent, le poète Jehan Riclus, Gémier du théâtre Antoine, le compositeur Marcel Legay, Mevisto aîné, Severin Mars, Mme Viollette Dechaume et Derigny de l'Odéon interpréteront les plus vibrants de nos chants révolutionnaires.

Le prix des places est fixé à 0,60 centimes et il est prudent de retenir ses places dès maintenant, d'autant plus que le prix n'en est pas augmenté en location.

GROUPE ANTIMILITARISTE DU XVIII^e. — Tous les révolutionnaires sans distinction d'école, tous les libertaires sont invités à la réunion générale du groupe qui aura lieu mardi soir à la Maison du Peuple 47 rue Ramey.

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE. — 26, rue Titon. Samedi 3 mars, à 8 h. 1/2, causerie par Janvion : l'Anarchisme à travers les âges.

N. B. — Les conférences commencent à 8 h. 1/2. La salle de lecture est ouverte tous les soirs.

BIBLIOTHEQUE D'ETUDES SOCIALES DES EGAUX. — 85, rue de Courcelles. Samedi 3 mars, à 8 h. 1/2. Albert Bloch : la Matière et ses transformations.

Le Père Peinard est en vente à la bibliothèque.

BIBLIOTHEQUE DES TRIMARDEURS DU XV^e. — Samedi, 3 mars, à 8 h. 1/2, salle Gasagne, boulevard Garibaldi, 59. Causerie par le camarade Tennevin. Peut-on arriver à l'anarchie sans passer par le collectivisme.

LES QUATRE-CHEMINS. — Les libertaires des Quatre-Chemins, Pantin, Aubervilliers, se rencontrent tous les samedis et dimanches soir au local habituel.

SAINT-DENIS. — Cercle libertaire d'études sociales. Tous les camarades sont priés de se trouver dimanche après-midi à la réunion de la Plaine.

LA PLAINE SAINT-DENIS. — Groupe d'études socialistes. Dimanche, 4 mars à trois heures et demie, salle Bureau, 112 avenue de Paris. Réunion.

Sujet : l'Armée et le capital. Tous les camarades socialistes, révolutionnaires et libertaires sont invités.

AMIENS. — Groupe d'études des libertaires amiénois. Tous les samedis soir à huit heures et demie, au Cent de piquet, faubourg de Ham. Réunion.

BORDEAUX. — Samedi 3 mars, à huit heures et demie, première conférence de quartier, rue de Kater (Saint-Bruno), au casino Saint-Bruno.

Sujets traités : Elections municipales de mai ; les Jésuites contre le Peuple ; le monde bourgeois et la Société nouvelle.

Samedi 10 mars à huit heures et demie, deuxième conférence de quartier, au restaurant des Pyrénées, 58, cours du Médoc.

Sujets : l'Affaire Dreyfus, ses conséquences ; les anarchistes au bagne ; la guerre anglo-boer.

REIMS. — Syndicat des irréguliers du travail. — Quelques camarades dans le but de secouer la torpeur dans laquelle est plongée la classe ouvrière ont constitué un syndicat qui groupera tous les non-professionnels, les irréguliers du travail, afin de leur faire prendre conscience d'eux-mêmes.

Le syndicat fait appel à tous ceux qui pourraient disposer de livres, brochures et journaux, ainsi qu'à ceux qui pourraient l'aider pécuniairement.

Adresser tout ce qui concerne ledit syndicat au camarade Victor Grimbert, 24, rue de Mersy, Reims (Marne).

EPINAL. — Groupe d'études sociales. Dimanche 11 mars à 8 h. 1/2 du soir, chez Loquier, 25, rue Ruaménil. Réunion. Causerie par un camarade. Nécessité de l'appui mutuel ; crimes anarchistes et crimes bourgeois.

PETITE POSTE

P. A. Trélazé. — P. Brioules. B. Gallargues. — S. Roubaix. — L. Le Grausot. — M. Fonquière. — V. Nîmes. — G. Carmaux. — G. Amiens. — L. S. Vierzon. — C. Oignies. B. Denain, reçu timbres et mandats, merci.
M. Cordonnier, passe le mercredi soir, vers 9 heures.

SOUSCRIPTION POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PERE PEINARD

MANILLE : le vieux peinto, 0 fr. 30; Audiffren 1 fr.; l'Epervier 0 fr. 50; Auguste L. 0 fr. 50; un Ajusteur, 0 fr. 50; un débard, 0 fr. 20; Rien, 0 fr. 20; un juif, 0 fr. 50; un boer, 0 fr. 20; un malheureux, 0 fr. 20. — Total : 4 fr. 10.
E. G. Bordeaux, 5 fr. — P. A. Angers, 0 fr. 50.

Vient de paraître la deuxième édition de **L'ALMANACH DE LA QUESTION SOCIALE** (illustré pour 1900), par P. Argyriadès.

Quoique boycotté par les journaux ministériels — et à cause de cela, peut-être — l'Almanach de la Question sociale a obtenu un tel succès, que pour faire face aux demandes qui lui parviennent, l'administration a dû faire un second tirage.

Rédigé comme toujours, d'une façon très variée par les écrivains les plus en vue du parti socialiste, il est, cette année, illustré d'une manière exceptionnelle. Il contient de nombreux portraits, de beaux dessins et des caricatures suggestives sur la question sociale et la politique courante. Ses dessins sont dus à Valère Bernard, Steinlen, Grun, Moloch, Max, Luce, Valloton.

Prix du volume aux bureaux de la « Question sociale », chez tous les libraires et dans toutes les gares : 50 centimes.

Pour faire de la bonne propagande, l'administration a décidé d'envoyer l'exemplaire franco pour 60 centimes au lieu de 75. De plus, en demandant par 10 et à la fois, on ne paiera que 40 centimes l'exemplaire et il sera envoyé franco onze exemplaires pour 10.

Adresser les demandes avec mandats à l'administration de la « Question sociale », 5, boulevard Saint-Michel, Paris.

COLLECTION DE L'ALMANACH DE LA QUESTION SOCIALE

Les 10 années 7 francs au lieu de 17. (Le prix des huit premières années était de 2 francs chaque).

En vente aux bureaux du "Père Peinard"

LES ALMANACHS DU PERE PEINARD pour 1897, 1898 et 1899 : l'exemplaire, 0,25 ; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PERE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PERE PEINARD pour 1896, rare ; 0,50, franco 0,60.

Brochures à 0 fr. 10 ; franco, 0 fr. 15 l'exemplaire

VARIATIONS GUESDISTES, opinions ancien-

nes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.
L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.
UN SIECLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.
L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.
EDUCATION, AUTORITE PATERNELLE, par André Girard.
PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.
LA GRANDE REVOLUTION, par Kropotkine.
ENTRE PAYSANS, par Malatesta.
PREMIERE DECLARATION D'ETIEVANT.
LE MACHINISME par Jean Grave.
LA PANACEE-REVOLUTION, par Jean Grave.
IMMORALITE DU MARIAGE, par René Chaugli.
EN PERIODE ELECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15 ; franco 0 fr. 20 l'exemplaire :

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.
POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E. S. R. I.

REFORMES ET REVOLUTION, publication des E. S. R. I.

MISERE ET MORTALITE, publication des E. S. R. I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochure à 0,25, franco 0,35

LES LOIS SCELERATES de 1893-94, par Francis de Pressensé, un juriste et Emile Pouget.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers :

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission de boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. Deux brochures pour 0,05. Par poste, l'exemplaire 0,05 ; dix exemplaires, 0,35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constant Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr. franco, 1 fr. 30.

La collection de **LA SOCIALE**, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée 7 fr. 50 ; franco, 8 fr.

LE PERE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50 ; franco, 8 fr.

LE PERE PEINARD (nouvelle série), 1896-97, 62 numéros, 6 fr.

LE PERE PEINARD, 1898-1899, numéro 63 à 129, 6 fr.

Affiches du P. P. au Populo : **LE CANDIDAT A LA LUNE**, et **KIF-KIF BOURIQUOT**, 1789-1898, chaque affiche, 0,10, les deux, franco, 0,25.

LA SOCIETE AU LENDEMAIN DE LA REVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60 ; franco 0 fr. 70.

DIEU ET L'ETAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

COMMENT L'ETAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E. S. R. I., le vol. 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8, 5 fr.

BULLETIN D'ABONNEMENT

M
demeurant rue
à
département
s'abonne pour un an au Père Peinard,
verse la somme de (1)
donnant droit au Réveil, à la Montre à
remontoir, à la Montre pour dame (biffer
deux des trois indications de prime) et
j'ajoute pour recevoir
la prime franco à l'adresse suivante :

(1) 1° Six francs, pour recevoir un Réveil ; huit francs, pour recevoir une Montre.
2° Ajouter 1 fr. pour recevoir le Réveil franco, ton 50 centimes pour recevoir une Montre.

L'imprimeur-Gérant, Louis GRANDIDIER
123, rue Montmartre, Paris

LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche

EN GRÈVE!



Mardi Gras est passé..... et nous n'avons pas fait danser le patron !